



TATÈNE

Veuve TCHANCHET

Journal Satirique Illustré

PARAISSANT LE SAMEDI

ABONNEMENT	POUR TOUT CE QUI CONCERNE LA RÉDACTION ET L'ADMINISTRATION	ANNONCES
Six mois . . . fr. 2,50	S'adresser : 31, rue de l'Ouest, Liège.	4 ^e page, la ligne . . 0,30
Un an fr. 5,00		3 ^e — réclame . . . 0,50
		2 ^e et 3 ^e dans le texte 2,00

La critique au Théâtre.

Jusqu'ou vont ses droits ?

On ne siffle plus guère au théâtre, à Liège, du moins, la mode de ces manifestations tumultueuses est perdue, et puis le feu sacré s'est éteint, le temps des polémiques ardentes également; on se désintéresse sinon complètement des choses de la scène, assez du moins pour ne plus se plaindre que silencieusement.

Parfois, cependant, une voix s'élève encore, celle des critiques d'art dramatique ou d'art lyrique.

L'un d'eux, récemment, critiqua vertement dans un journal hebdomadaire la gestion du Théâtre Royal de Liège. Le directeur la trouva mauvaise, menaça de retirer ses entrées de service au critique, voire même de ne pas s'en tenir.

Qui des deux a raison, du critique ou du directeur?

Disons immédiatement qu'il n'est pas possible d'excuser un directeur qui essaierait d'atteindre le critique dans sa vie ou ses affaires. Une fois hors du théâtre, celui-ci devient un monsieur quelconque, anonyme, ou au moins indifférent.

Il est bien entendu, cependant, que dans sa critique, le chroniqueur ne touchera qu'aux questions d'art et à l'interprétation des pièces, sinon, dépassant ses droits, il ne devra pas trouver mauvais qu'on lui demande raison d'écrits qui n'ont qu'un rapport lointain avec le théâtre.

Mais quels sont exactement les droits du critique? Peut-il réclamer des entrées? Le directeur peut-il les lui retirer?

Je pense qu'il doit intervenir entre le journal et le directeur une sorte de contrat établi de bonne foi, et qui doit être maintenu jusqu'à la fin de la saison théâtrale. Cela n'empêche pas le critique de dire loyalement ce qu'il pense et suppose, de la part du directeur de la scène, la connaissance de la valeur morale et de l'importance du journal. Tant pis s'il s'est trompé, il devait laisser le critique payer son entrée, ce qui, entre parenthèse, est une garantie bien plus grande d'impartialité.

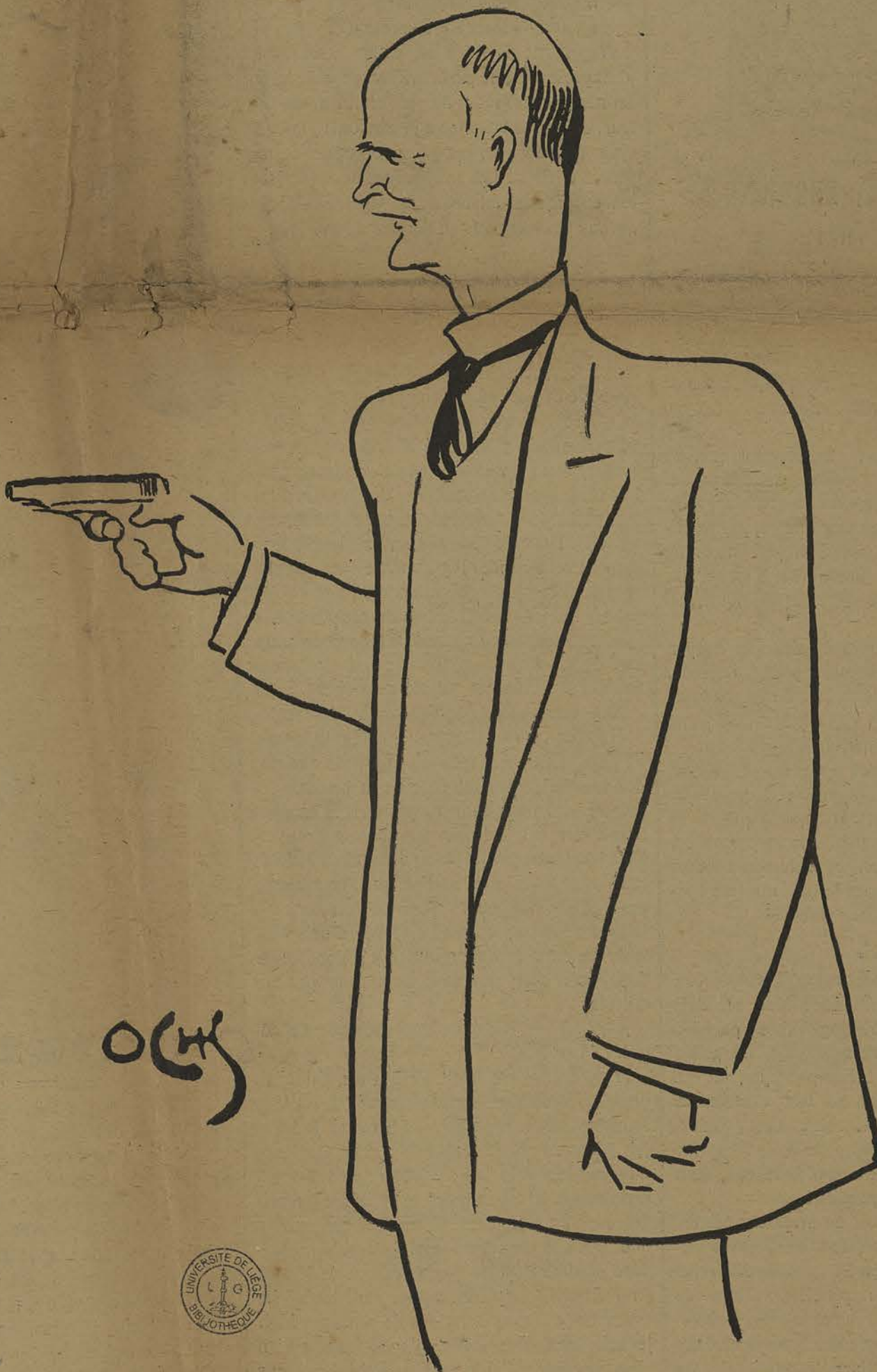
Certains journaux sont subventionnés par la Ville, c'est le cas de presque toutes les grandes scènes lyriques. La critique est alors une garantie nécessaire. Le peuple paye et a le droit d'être renseigné, nul n'est plus désigné pour le faire que la Presse et je vois parfaitement l'Administration communale imposer au directeur des services en faveur des grands quotidiens ou des journaux de théâtre, offrant les garanties nécessaires d'impartialité. C'est là une sauvegarde des intérêts du public.

Reste à savoir, maintenant, jusqu'ou peut aller la critique théâtrale.

Un journal qui ressemblait à celui-ci comme deux gouttes d'eau, *Tchantchet*, mena jadis une campagne vigoureuse contre un directeur de théâtre qui se moquait des Liégeois, et il obtint qu'il s'en allât, non sans que le directeur en question eût pensé un instant à faire un procès à l'exécuteur.

Mais il peut y avoir des critiques plus qu'injustes, systématiques, inspirées par la vengeance ou quelque autre sentiment méprisable.

GENS D'ARMES



Guv'nor J. M. BROWNING

Un fameux pistolet....

Elles relèvent non plus de l'art, mais du tribunal correctionnel. J'estime qu'un directeur a le droit de réponse d'abord, il a de plus celui de défendre sa probité artistique comme son honnêteté commerciale.

Dans les différends qui surgissent entre directeur et critique, on en arrive rarement là, heureusement. Il y a des directeurs qui lisent attentivement les chroniques théâtrales, négligeant les observations maladroites, mais faisant leurs profits des critiques avisées. D'autres ne lisent rien. C'est peut-être moins intelligent, mais cela vaut mieux, en tout cas, que de se fâcher, même de critiques injustes. Je le répète, il n'y a lieu de prendre la mouche que si la critique devenait diffamatoire.

Que Messieurs les chroniqueurs, cependant, ne prennent pas prétexte de ce qu'un directeur se tait, pour le poursuivre de mille traits aussi inutiles qu'ennuyeux pour les lecteurs de leur journal, car il y a aussi les lecteurs, ne l'oublions pas, qui, eux, ont plus encore que le directeur le droit de savoir la vérité, sans malveillance.

Et enfin souvenez-vous, ô critiques, mes confrères, qu'on ne fait pas toujours ce qu'on veut au Théâtre, qu'il faut y dépenser beaucoup d'argent, que les subsides sont souvent insuffisants, que le public préfère le cinéma ou le music-hall, que les artistes ne sont pas toujours commodes et que ce serait une assez mauvaise plaisanterie que de demander à un directeur de se ruiner uniquement pour nous faire plaisir.

Nous, au moins, nous ne sommes pas obligés d'y aller, au Théâtre.

Li neur Nègue.



LE CITOYEN BROWNING
LE VRAI!

Depuis quelques années, on parle énormément du citoyen Browning.

Qu'une bande de bandits en automobile dévalise une banque, après avoir massacré une demi-douzaine de personnes, on ne manquera pas de citer aux côtés du nommé Bonnot le citoyen Browning.

Si des apaches ont « descendu » quelque bourgeois, le même Browning était de la partie.

Si une chasse au tigre ou au lion s'organise en pleine ville, ainsi que cela eut lieu, par exemple, à Leipzig récemment, le citoyen Browning était là encore et c'est plutôt grâce à lui qu'aux balles dum-dum, que la ville reconquit son calme.

Enfin, dans les drames d'amour, le citoyen Browning, avec une obstination curieuse, s'obstine toujours à être du côté du jaloux ou de la jalouse. On a même vu, à Liège, une jeune fille prétendre « qu'il marchait tout seul ».

Celui que les gazettes appellent le citoyen Browning est ce fameux pistolet automatique que l'on rencontre partout aujourd'hui, à la guerre, à la chasse et dans le drame journalier, ce pistolet dont la Fabrique nationale d'armes de guerre va fêter samedi le millionième spécimen sorti des usines herstaliennes.

Or, quelqu'un a cependant dû l'inventer, ce pistolet qui remplit le monde? Mais certainement, et Master Browning existe parfaitement. C'est un citoyen américain, un grand homme, maigre, tout à fait pacifique, et qui regrette infiniment qu'on tue tant avec l'arme merveilleuse qu'il a construite. Que voulez-vous? si ce n'est pas avec celle-là, ce sera avec une autre, qui fera tout autant de ravage, mais « moins proprement » peut-être.

M. J.-M. Browning est un inventeur célèbre de l'autre côté de l'Atlantique, où d'autres usines fabriquent également 29 modèles différents d'armes automatiques: pistolets, armes de guerre ou de chasse, carabines et mitrailleuses. Il y a 35 ans qu'il crée des types nouveaux servant à envoyer au loin de meurtriers petits morceaux de plomb.

Le pistolet Browning, très connu et adopté par l'armée belge, est un admirable instrument de précision fournissant 7 coups.

Nous avons demandé à M. Browning comment il avait été amené à le construire. « En cherchant », nous répond-il. Mais nous avons appris aussi qu'il était originaire d'Ogden, Etat d'Utah, qui est précisément le pays des Mor-

mons, auxquels leur religion reconnaît jusqu'à sept femmes.

Nous ne signalons cette coïncidence que pour la curiosité du fait, car M. Browning est strictement monogame.

Le citoyen Browning n'est donc pas un mythe, il existe en chair et en os, et ce n'est même pas un drôle de pistolet. Vous l'avez rencontré certainement déjà par la ville, car il nous vient visiter au moins deux fois par an, et longtemps souvent, depuis 1896. Il trouve Liège charmant, accueillant et hospitalier.

Cet homme qui a mis une armée formidable dans quelques millions de mains, est un pacifique, il rêve de paix universelle et il va... au cinéma.

Pif-Paf.

A PROPOS D'UNE COLLOCATION

DIALOGUE APPROXIMATIF

La scène se passe au Palais de justice, dans l'antichambre du cabinet des médecins-légistes, qui sont tous trois occupés à élaborer des rapports en silence. La porte est entrebâillée. Se rencontrent à un moment donné, venant chacun d'un côté, le procureur du roi Huyttens et le juge Angenot.

Angenot. — Je vais le lâcher, vous savez!

Huyttens. — Je vous le défends. Quand quelqu'un est à l'ombre, il faut l'y laisser! C'est notre mission, que diable, de mettre les gens dans la « potte », comme on dit à Liège. Ils ne sauraient être mieux que là; ensuite nous passerions pour avoir été légers, on dirait que nous reconnaissons nos torts.

Angenot. — Mais...

Huyttens. — Est-ce que vous devenez fou aussi, vous, avec vos mais?

Angenot. — Mais l'« Express »??

Huyttens. — Allez au diable avec votre « Express »! S'il parle encore de cela je fais arrêter Noirfalise! Vite, un certificat de docteur, et le voilà colloqué à Froidmont! Je ne sais vraiment pourquoi ces gens s'occupent de mes petites affaires! Les instructions sont secrètes; tout ce que nous faisons ne les regarde pas, nous devons pouvoir nous en donner à cœur-joie.

Angenot. — Mais...

Huyttens. — Encore, imbécile!

Angenot. — Ceci vaut mieux: tantôt j'étais fou, maintenant imbécile: il y a progrès.

Huyttens. — Les deux, si vous voulez, mon cher! Revenons-en à notre homme. Voyons, vous n'êtes pas encore bien dressé: je vais être obligé de vous renvoyer chez Hagenbeck. Revenons au fait. C'eût été plus sage de ne pas le coffrer. Mais c'est fait: nous ne pouvons avoir tort et nous nous en tirerons. Voici comment. Il faut partir de l'idée que la moitié de l'humanité est folle. Donc 50 % de chance que Petit appartienne à cette moitié. Il y a chance que ces imbéciles de médecins trouvent encore 25 % d'idiots dans le restant: donc 75 % de chance pour nous. Quant aux 25 autres %, un petit coup de pouce aux docteurs, comme au baccarat, et l'affaire est bouclée... banco, banco, mon cher!

Angenot. — Epatant, Procureur! épatant!

Huyttens. — Ah bien! oui, épatant je le suis! Et puis, mon cher, n'est-ce pas, nous sommes des calottins, et le ministre de la justice, p principe, ne nous donnera pas tort. Bien plus, il trouvera des raisons de nous approuver. Puis j'ai remarqué, et de cela j'en ai eu maintes fois des preuves personnelles, que l'on n'aimait pas à proclamer que les magistrats ont tort. Ne faisons-nous pas, en réalité, partie d'une véritable société d'adoration mutuelle? Vous voyez donc, mon cher, que nous ne serons pas inquiétés.

Angenot. — Epatant, merveilleux, Procureur! Mais Petit?

Huyttens. — Un détail, Petit! Puis, s'il fallait discuter, vous avez bien vu comme j'ai roulé le Ministre avec le règlement du tribunal. Je lui ai fait admettre que je réglais le service des juges d'instruction avec eux: je vous tiens en main maintenant. Et les avocats! en voilà que j'ai bridés avec ce règlement! Il ne faut pas oublier que tous ces gens sont aussi ignorants en matière d'administration judiciaire que je le suis en droit civil. Napoléon voulait, lui, brider les avocats avec des déclarations de principe. Moi, je suis bien plus malin: j'agis. C'est bien plus expéditif et l'on n'est plus embêté par tous ces gâte-sauce!

Angenot. — Epatant, épatant...

Huyttens. — J'te crois, mon vieux! Si on me laissait faire, j'arrêteraient les crues de la Meuse, et je ferais arrêter pour vol les aviateurs quand ils survolent Liège.

Angenot. — Epatant, épatant...

Huyttens. — Mais pour en arriver là il faut être parvenu à un degré d'autorité et de considé-

ration incontesté. Car je suis aussi considéré, je tiens à vous le dire, tenez, à raison d'une affaire dont je me suis occupé, en dehors de mes fonctions bien entendu. J'avais reçu, à titre de cadeau, un magnifique chien, avec pedigree, s'il vous plaît, pedigree comme qui dirait, un acte de naissance du chien. Malheureusement ce maraud a été un jour surpris sur la voie publique sans collier ni médaille: figurez-vous que pendant que je mettais les autres dedans je n'étais pas poursuivi: vous voyez que j'ai de la chance!

Angenot. — Epatant, de plus en plus épatant!

Huyttens. — Mais ce n'est pas tout. Avez-vous remarqué comment, lors des derniers troubles, avec l'aide de mes substituts, sur la rue, j'ai assuré la sécurité de la ville. Pas un coup de feu n'a été tiré. Bien plus fort que Kleyer, hein? Et vous verrez, la prochaine fois, avec l'aide de mes gendarmes, comme cela marchera! Les gendarmes peuvent faire marcher la garde civique actuellement; ce procédé est une idée géniale! Et dire que ce n'est pas moi qui ai trouvé ça!

Angenot. — De sorte que vous croyez que l'affaire Petit ne nous attirera pas de désagrément?

Huyttens. — Mais non, petit fou!

Angenot. — Je m'incline devant votre génie et n'aurai jamais d'autre guide que vous!

A la fin de ce dialogue, les médecins rédigèrent deux certificats.

Le bourreau.

LES MERVEILLEUSES

Cherchons la femme:

Elle est partout,

Ici, ailleurs, je ne sais où,

Chez moi, chez lui, chez vous,

Chez les moutons et les loups,

Dans tous les coins, dans tous les trous,

Dans tous les cœurs, sous tous les choux,

Et l'on signale son passage

Dans le cerveau de tous les sages

Et dans celui de tous les fous!

C'est fou! C'est fou!

C'est câlin et c'est velouté,

Ça chante et pleure à volonté,

Ça vous frise et ça vous défrise,

Tantôt c'est miel, tantôt c'est crin,

Ça tient vous manger dans la main

Et ça fleurit paillard!

Ça vous dit noir quand ça veut blanc,

Ça ne dit vrai que quand ça ment,

Ça vous emmène à la campagne,

Ça fait du bruit plus qu'ça n'est gros,

On en a plein l'âme et plein l'dos,

Et ça s'appelle une compagne.

Ça vous dépouille gentiment,

Ça vous trompe amoureusement,

C'est infidèle avec constance,

Et lorsque ça vous a tout pris,

Ça vous r'garde d'un air surpris,

Qui ressemble à de l'innocence!

Paul Ferrier.



CHAT D'OR SE MARIE

Nous recevons le faire-part suivant:

Ma chair Tatène,

Geai l'os neur de te fer sa voir cœur geai le plaisir de ta non sais mai fille en saille, dont auquel jeu fesse un asart.

La celle cœur je parle avec pour le bon maux tif m'a dit quand je lui ai demandé qui ses tait sa mère, je n'ai pas de mère, dit-elle.

Oho, diche moi, elle ai morte. Non, dit-elle, je suis une anfan que ma tante a eu de mon père.

Oho, diche moi, la fer va ta souhai, je sœur et tranquille; il gnaura pair sonne pour troubler mon ménache. Je te monterai-z-un commerce de culte eau et, avec mes boreaux, nous nous aquitèrons toujours pour l'amanger.

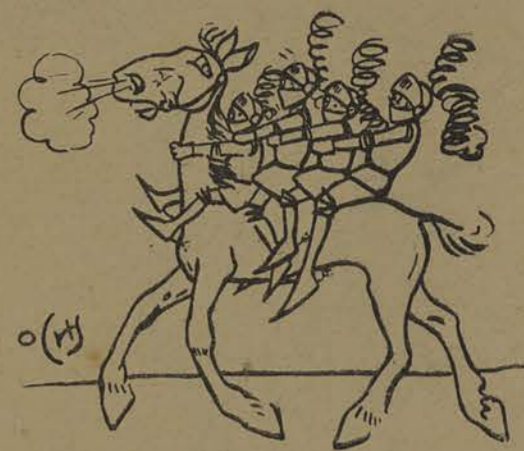
Et elle a dit huit; elle a venu dans ma chambre jusqu'à ce cœur l'on est assez pour se marier à la maison de ville, comme les gens de la haute, avec une voiture et mossieu Hainaut, come de jusse.

Las deux sus, je l'évite déjà pour alors et je te serre la main avec plaisir, joie z-et politesse.

Chat d'or Piterman,

Marchand de boreaux de bois en gros, en détail et en tous genres. — Eau cuite à toute heure. — 725, rue de la Poule, à Liège, Liège.

POMMES CUITES



LE BOULEVARD DE LA SAUVENIÈRE.

On recommence à servir cette balançoire manquant de gaieté, de la transformation du boulevard de la Sauvenière. C'est, pour d'aucuns, une idée fixe et il faut toujours ménager ceux qui ont des idées fixes, mais tout de même, ils abusent.

L'allée centrale du boulevard de la Sauvenière, mais je la veux bien, moi, seulement, après qu'on aura entrepris quelques travaux de grande voirie, autrement nécessaires et urgents. Tenez, l'élargissement de la rue Sainte-Marguerite, par exemple. Est-ce parce que ce quartier n'est pas assez « chic » qu'on n'en parle guère et qu'il ne se trouve pas un conseiller qui le réserve chaque fois qu'on revient au boulevard de la Sauvenière?

L'ALLIANCE LIBÉRALE.

Cette belle dame jadis tant choyée et que, de part et d'autre, chez les progressistes et chez les doctrinaires, on a fort malmenée ces temps derniers, sans doute parce qu'elle avait pris de l'âge, a surmonté, paraît-il, la crise qui raillit l'emporter et son état de santé paraît de nouveau devoir rassurer ses nombreux amis.

Ce résultat est dû à une consultation qui eut lieu dimanche à l'Association libérale, sous la direction de l'éminent praticien qu'est M. Paul Van Hoegaerden-Braconier.

On a, sur la proposition, repoussé toute opération chirurgicale et on a préféré arrêter pour elle un régime dont l'ordonnance est peut-être un peu compliquée, mais que les gardes-malades de la dame parviendront, espérons-le, à déchiffrer.

LA TAXE.

Cela devient un cauchemar. La taxe, mais on la rencontre partout.

L'autre jour, des agents du fisc — lesquels n'en peuvent rien naturellement, puisqu'ils exécutent simplement les instructions qu'on leur a données — se présentaient pour toucher 8 %, rien que cela, sur les entrées faites à une fête de bienfaisance, et ce, sous prétexte qu'il y avait au programme du cinéma. La taxe sur les malheureux, c'est complet!

On finira par tout taxer.

Ne parle-t-on pas déjà d'une taxe sur les consommations dans les cabarets? Que vont dire les pochards, car, bien entendu, c'est toujours, en fin de compte, le bon public qui paye.

Finalement, seuls les appointements du ministre des finances ne seront pas taxés... et les congrégations, naturellement.

CELLE DES SERVEUSES.

A propos de la taxe, combien il est juste de dire que rarement c'est celui qui est taxé qui supporte cette charge! En voici un exemple édifiant.

Il y a quelque temps, on a frappé d'une lourde taxe les serveuses. Le but était moins de trouver des ressources pour la caisse communale que d'arrêter le développement des cabarets louches.

Y est-on parvenu? Mais, pas du tout. Leur nombre n'a pas diminué et il s'est même créé à côté de nombreux « débits de tabac » où on débite tout autre chose.

Ce n'est du reste jamais le tenancier de ces maisons qui paye la taxe. Il la fait supporter tout entière, et même au-delà, par la serveuse. Celle-ci, en arrivant, commence par payer un franc. Cela fait plus que le compte à la fin de l'année.

Bien mieux, dans divers cafés — qui passent pour être parfaitement honnêtes — on paye double certains jours où on sait qu'il viendra beaucoup de monde. Et c'est le petit bénéfice du patron.

— Il est vrai, disait une espiègle serveuse,

qu'on conseille au client de nous rembourser la taxe et de prendre un verre en moins. Alors, c'est le « boss » qui écope, et c'est bien fait...

MÉSAVENTURE D'UN COMMERÇANT.

Un notable commerçant, qui est en même temps auteur wallon et porte le même prénom que le roi Vert Galant, étant en tournée au Val-Saint-Lambert, s'est vu mettre la main au collet par les gendarmes, qui étaient à la recherche d'un malandrin. Le prisonnier en resta frappé de « mugisme ». Dans la suite, tout s'expliqua, mais l'excellent homme resta morfondu d'avoir été pris pour un voleur.

*Si vos v'né d'après Haive,
Passé l'pont d'Amécour,
A gauche tournez voss' djeaive
Vos toum'rez d'sus tot cour.*

Le 6 février, à la Renaissance: La Bourse ou Lévie, Pouillet pauvres, s. v. p., chez les Etudiants libéraux.

Le VIN VIGOR est celui employé par Tatène comme reconstituant. Pharmacies Mutuellistes, 33, rue de la Madeleine.

SUSCEPTIBILITÉ ARTISTIQUE.

Croyant rendre un hommage éclatant au talent de M. Edouard Lemaître, qui fit quelques-uns des décors de *Titine est bizée* pour le Pavillon de Flore, notre collaboratrice *Mareie ax oûs* avait déclaré qu'ils étaient de véritables photographies.

Là-dessus, l'aimable M. Lemaître nous fait remarquer qu'il n'est pas photographe, mais artiste peintre, qu'il a fait ses preuves, que la grande presse a apprécié ses œuvres, enfin que ce mot de « photographies » pourrait porter atteinte non seulement à sa réputation, mais aussi à ses intérêts.

Comme les grands artistes sont susceptibles, tout de même! Allons, il ne faut pas les contrarier. M. Lemaître veut savoir ce que c'est qu'une photographie. Mais c'est la reproduction fidèle d'une chose ou d'un paysage! M. Lemaître va-t-il se plaindre, maintenant, de ce que ses décors sont trop ressemblants? Nous le faisons observer et il n'est pas content, que faut-il dire d'autre encore?

M. Lemaître habite, comme chacun sait, rue de la Liberté, mais il semblerait qu'il refuse aux autres celle de dire en toute sincérité ce qu'ils pensent.

IL Y A la même distance de la véritable élégance au faux chic que d'un beau tableau à un chromo trop vernissé. C'est ce qu'un tailleur à la mode ne devrait jamais oublier, nous confiait justement M. Hadelin Lance.

NON BIS...

Un de nos plus sympathiques coureurs cyclistes de la région liégeoise se mariait il y a quelque temps. Cependant, un jour, il reçut l'avis qu'une erreur considérable de date avait été faite dans l'inscription de son hymen sur les livres de l'état civil. On l'avait daté de 1914 et non de 1913. L'officier qui s'était trompé pensa que le moyen le plus simple de tout réparer, était encore pour les jeunes époux de se représenter devant lui, pour être mariés cette fois tout à fait pour de bon.

Mais jusqu'à présent l'aimable coureur n'a rien voulu entendre.

— C'est des affaires qu'on n'a fait nin deux feies, raconte-t-il à ses amis!

L'ANNUELLE fête organisée par les professeurs de patinage au Palais de Glace aura lieu le 27 février prochain, à 8 1/2 heures.

C'EST — qui s'en étonnera — M. Henri Henrard, propriétaire du Restaurant de l'Europe, qui a été chargé ce samedi du banquet de 500 couverts organisé à l'occasion de la fabrication du millionième browning.

LA nécessité de déclarer autos et motos avant le 1er janvier et de payer la taxe exaspère les chauffeurs.

— Ils ne parlent plus que de cela, disait quelqu'un, et tous courent chez les receveurs des contributions.

— Oui, dit un autre, la taxe scie locomotrice.

Feu Tchanchet.



LES GRANDES MARIONNETTES

Le répertoire dramatique wallon.

On connaît trop notre indépendance en matière théâtrale et, en même temps, notre amour du beau wallon, pour douter du but que nous poursuivons en publiant les notes suivantes, où il y a, malheureusement, des choses très vraies.

On y prend à partie M. Schroeder, directeur du Théâtre communal wallon, qui essaie de « nouer les deux bouts » en son entreprise et, par conséquent, de gérer économiquement, trop économiquement au gré de notre correspondant. Mais il convient d'ajouter que le dit théâtre est si déplorablement subsidié et encouragé par les pouvoirs publics, que c'est moins au directeur qu'à ceux-ci qu'il faut s'en prendre.

N'est-il pas honteux, du reste, qu'on n'ait pas trouvé encore le moyen de loger convenablement l'art dramatique wallon, alors que les Flamands, qui ont une littérature qui ne vaut certes pas la nôtre, lui ont édifié des palais.

Mais donnons la parole à notre correspondant:

LES NOUVEAUX ET LES ANCIENS

Depuis que M. Schroeder préside aux destinées de la scène communale wallonne, il m'est souventes fois arrivé de consulter ses affiches.

Celles-ci me révélèrent un nombre considérable de nouveaux dramaturges au talent très discuté; par contre, je n'y vis qu'à de rares, très rares intervalles (et en nombre infiniment restreint), figurer les noms de ceux-là qui firent la joie des foules, aux temps glorieux des directions Raskin, Fauconnier, Loncin et même Legrain, au Casino Grétry.

En pensant que M. Schroeder avait raison de présenter les futurs héros de notre dramaturgie

parlons sérieusement. Je reprends le document: « Vous prenez un vieux chapeau et un neuf... Vous gobez l'œuf et vous vous coiffez du chapeau... »

Mais, continua assez justement M. Florent en s'interrompant, nous sommes trois et, d'après vous, il n'y qu'un vieux chapeau et un œuf.

— Taisez-vous, répondit non moins intelligemment Sintémel, on n'a qu'à prendre chacun le sien.

— Laissez-le donc terminer, sinon nous n'en finirons jamais.

— Voilà, dit l'orateur: « Cette opération préalable terminée, vous vous assoirez sur votre pouce et de l'autre vous appuierez sur la table de nuit symbolique... »

— La symbolique table je l'ai, crut devoir préciser Sintémel.

— C'est tout, dit l'avocat.

— Trois mots encore: « Et vous verrez... »

— Ah!

— Il ne nous reste plus qu'à y aller.

— Mais le vieux chapeau et le neuf, l'œuf, je veux dire.

— Qui n'a pas en poche un vieux chapeau et un œuf, prononça dédaigneusement Sintémel, et il tira de sa « profonde » trois buses défraîchies et trois œufs frais.

Gravement, chacun goba et se coiffa ensuite; puis Sintémel expliqua:

du terroir, je me disais qu'il était profondément regrettable de laisser ainsi, tout de même, tous les autres au rancart.

Cela ferait plaisir, cependant, aux habitués du Théâtre wallon, de réapplaudir, de temps à autre, ou plus souvent, une œuvre de Carpentier, Baron, Willem, Salme, Tilkin, Péclers, Simon, Aug. Déom, Colson, J. Lejeune, Bartholomez, Jacquemotte, Bovy, Bouhon, Vrindts, G. Thiriart, J. Lamoureux, Borguet, J. Bury, Hurart, L. Cornet, Désamoré, Delvaux, J.-A. Hanay, Hespel, Derache, G. Ista et d'autres que j'oublie, et dont les œuvres si souvent délicieuses et spirituelles, méritent mieux que l'indifférence de celui qui est à la tête d'un théâtre que ces derniers ont jadis tant réclamé.

Surpris, à bon droit, j'ai voulu me renseigner, et voici ce que j'appris... « On ne joue plus les œuvres des auteurs dont je signale l'absence aux programmes que parce que... il y a des droits d'auteur à leur payer! »

DES DROITS D'AUTEUR

Actuellement le directeur monte des spectacles sans avoir à déboursier un sou. Bonnes ou mauvaises, il ne sert que des pièces primées, et, paraît-il, quand ces pièces primées restent plus de cinq fois au programme, est-ce parce que le succès le veut ainsi? Non, c'est parce que l'auteur, oublieux des règlements de son association, et n'ayant cure de ses confrères, se laisse jouer « à l'œil ».

Il y a, objecterez-vous, l'association qui perçoit les droits. Oui, mais il y a la ristourne, toujours possible.

Mais, n'accusons personne, car ceux qui ont la veine d'être joués plus de cinq fois ne sont pas légion. Au fond, je ne les en blâme pas, « *is d'net on peu po ravu n'jève* », car leurs comédies tenant l'affiche, ils ont 99 chances sur 100 de voir leurs pièces choisies par les sociétés de campagne qui viennent former leurs spectacles aux soirées du Théâtre communal wallon.

DU COMITÉ DE LECTURE

Depuis que le Gouvernement a daigné reconnaître notre littérature et encourager ses dramaturges, aucune pièce ne tient plus de trois ans au répertoire, c'est-à-dire le temps qu'il faut pour que les primes soient périmées. Entendons-nous: trois ans, pour la province, et cinq représentations, pour Liège.

C'est pourquoi on ne signale plus aucun succès marquant, aucune œuvre restant un peu au répertoire. Et n'est-il pas malheureux de voir des pièces comme *Matante Nanette*, de Tilkin, *Jeannette*, de Simon, quitter l'affiche après cinq représentations?

Impossible, du reste, pour un auteur wallon, de se voir jouer si les pièces qu'il envoie forcément au jugement du Comité de lecture, reviennent avec un « avis défavorable ». Le directeur ne joue que des pièces admises... Ah! si encore elles étaient toutes bonnes!

Mais pourquoi d'autres sont-elles refusées? Mystère et Comité de lecture, car jamais un rapport à ce sujet n'a été publié.

Aussi les auteurs s'évertuent-ils à essayer de percer ce mystère pour savoir comment il se fait que telle pièce dépourvue de qualités est admise, quand d'autres, originales et fortes, sont laissées là.

On prétend que le vrai système serait celui-ci: L'auteur se présente armé de son manuscrit chez Monsieur X..., membre du Comité, lui présente sa pièce en lui demandant de faire ses observations. On fait alors les changements, et

— Vous ne vous êtes pas encore étonné de ce que je vous ai fait venir en ces lieux, continuez, je n'avais pas de raison de vous employer plus que d'autres, mais c'est en feuilletant le « *Botin des grands Hommes* » que je suis tombé sur vos noms. Quant au parchemin, il n'est point vieux du tout. C'est moi qui l'ai fabriqué de toutes pièces, avec l'Esprit, puis l'ai fait parvenir à M. Florent sous forme de circulaire. Hermès Trismégiste n'est donc pour rien dans l'affaire, mais j'avais besoin de ce truc pour vous frapper l'imagination. Maintenant, c'est assez causé, asseyez-vous sur votre pouce.

L'opération ne se fit pas sans quelque peine, mais lorsque les trois mystérieux conjurés se furent calés devant la table de nuit, Sintémel fit un signe et, de leur pouce libre, ils appuyèrent sur le rebord de l'objet.

X.

Et elle tourna, elle tourna parfaitement et comment! Elle tourna même si fort que les trois hommes, soulevés de terre, furent emportés dans les airs, leurs jambes fouettant avec désinvolture les murs de l'hypocauste, au point que, par répercussion, chacun vit dix mille chandelles. Cela ne pouvait pas durer et ne dura pas. L'un d'eux eut la présence d'esprit de libérer un de ses pouces et la sarabande diabolique s'adoucit.

on recommence ainsi avec chaque membre du Comité. Comme la pièce étant alors un peu à chacun, il est matériellement impossible qu'elle ne soit pas admise à partager le gâteau gouvernemental, préparé spécialement pour les auteurs « intelligents » de l'art dramatique wallon.

Le Comité qui juge celui-ci est composé, autant que possible, de professeurs de l'Université qui ne vont jamais dans un théâtre, si ce n'est au Théâtre wallon. Ils ignorent l'évolution de la littérature dramatique moderne.

Avouez que cela est bien peu encourageant.
Boule di gaume.

Les Aventures de Nicolas Gaïoule

NICOLAS ELEVEUR

Notre vieil ami Nicolas avait décidé d'engraisser un porc pour l'hiver.

Il avait donc acheté un nourrain d'une bonne espèce, un nourrain du pays, « onk del vile sôre, on crispou », comme il disait. Il l'installa dans un appentis dressé au fond de son jardin et il le soigna avec amour et ingéniosité ou, du moins, il croyait agir ainsi. Mais le voisin de notre ami, qui s'intéressait vivement, en qualité de fils de cultivateur, au sort du compagnon de saint Antoine, remarqua bientôt que Nicolas soumettait son nourrisson à un régime bizarre.

Un jour, Nicolas bourrait consciencieusement l'animal, le gavait comme une oie dont on projette de convertir les foies en pâté succulent. Le cochon s'empressait comme un saucisson et s'en donnait jusqu'au bout du groin. Le lendemain, c'était diète absolue. On entendait le pauvre porc pousser vers le soir des grognements plaintifs, en sorte que le lendemain, il se jetait voracement sur la surabondante pâtée que Nicolas lui apportait.

Au bout de quelques jours, le voisin n'y tint plus et il demanda carrément à Nicolas le pourquoi de ce régime bizarre, dont il n'avait jamais entendu parler.

— « Bin, répondit Nicolas, c'est po-z-aveur di l'intrêlardé. »

— ???

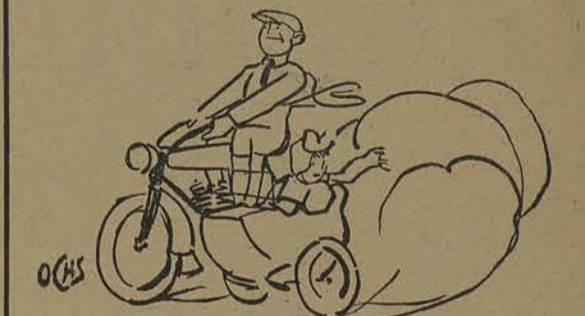
— « Bin sûr, hein, dit-il, li djoû qui magne bin, i s'fait ine roie di crâ et li leddimain qwante i n'a rin, ine roie di maigue, hein, babinême. »

Le voisin faillit en avaler son Mathy d'cinque censes.

Pitchou.

MAISONS RECOMMANDÉES

Hapellerie Jean, 50, rue Léopold.
Aux Galeries des Meubles, 58, rue Cathédrale
J. Herben-Hoogen, bijoutier, 1, r. Ferdinand Hennaut.
Brack, Machines à coudre, 24, boulevard de la Sauvenière.
G. Hardy, Machines parlantes, 29, rue St-Séverin.
A. Nols-Scheeren, Draperies, 28, rue Souverain-Pont
Hôtel Schiller, 6, place du Théâtre. Téléphone 1413.
A. Franzen, rue de Bex, 10, Instruments de musique.
H. Crémers, 1^{er} de meubles, 19, rue St-Hubert.
Pharmacies Mutuellistes, 33, rue de la Madeleine



— C'est parfait! s'écria joyeusement Sintémel, pendant que les deux autres massaient avec compassion leurs cors aux pieds. C'est parfait, il ne me reste plus qu'à invoquer les sages: Adam, Charlemagne et Césaire Dombon. Au plus vieux l'honneur! dit-il et, ayant gonflé la joue, il claqua dessus en enlevant par respect son vieux chapeau de dessus sa tête.

Adam parut.

Nos lecteurs se sont-ils déjà figuré Adam? Les dames peut-être, mais elles se trompent si elles ont cru vraiment le voir dans leur rêve. Adam ne se présente pas du tout ainsi. Des peintres primitifs l'ont, eu aussi, fort mal représenté. Le véritable Adam est tout autre, celui du moins qu'évoqua Sintémel, et le héros de cette histoire avait de bonnes raisons pour bien voir. Son aspect était, du reste, conforme à la tradition biblique. Adam ressemblait à un triangle maçonnique centré d'un grand œil et entouré de nuages. N'a-t-il pas été écrit, en effet, que le premier homme fut créé à l'image de Dieu? Une chose le différenciait cependant de l'être suprême: une excroissance charnue d'où sortait un mince os. Mais ceci aussi est d'accord avec la légende: il s'agit naturellement de la côte dont fut faite plus tard la femme.

(A suivre.) Tchédore Patchêlwe.

L'ESPRIT DEVIN

ou

LA TABLE DE NUIT TOURNANTE

Grand roman spirite et antipoliciier
par NATOLE et TCHÈDORE PATCHÈLEWE.

Isidore Sintémel a reçu de l'Esprit la mission de régénérer le monde et d'y faire régner la justice. Il est entré en possession de la table de nuit ancienne qui lui servira d'instrument de persuasion. Avec le faïencier Florent, l'avocat Halvecat et la table de nuit du Musée Curtius, Sintémel se retrouve dans l'hypocauste de la place Saint-Lambert. Le premier a apporté un vieux grimoire que tous trois s'efforcent de déchiffrer.

IX (Suite).

— Voilà que déjà je ne puis comprendre, dit M. Florent. Le parchemin parle de deux chapeaux, un vieux et un neuf. Puis il ne parle plus que d'un chapeau, mais il s'agit alors d'un œuf dont on n'a pas parlé du tout.

— Cette histoire de chapeau ne me paraît pas claire, dit M. Halvecat en contemplant sa demi-buse, il doit y avoir du Noirfalise là-dessous.

— Allons, taisez-vous, Halvecat, ne revenez pas encore avec cette histoire ancienne. Nous

RETARDS! Quinze ans de succès constants et croissants confirment la supériorité des **PILULES PÉRIODIQUES** du Dr BAYARD contre **RETARDS**. Sans danger, se prenant en tout temps, elles réussissent là où tout échoue. 6 francs la boîte avec notice en trois langues. Correspondances retournées avec envoi discret par retour contre bon, timbres ou remboursement.

NORMAL APOTHECARY'S LONDON
 Pour le continent :
PHARMACIE NORMALE, 14, rue Grétry, 14, LIÈGE

MAISON **Gustave HARDY** Spécialité de Machines parlantes anglaises à disques (Marque «Gramophone»)

Machines de luxe et autres avec et sans pavillon. — Seule maison en province possédant en magasin les plus beaux et les derniers types de machines. — **GRAMOPHONE** depuis 80 fr. jusqu'à 1,250 fr.

Disques Gramophone et Odéon depuis 4 fr. jusque 37.50.

Atelier spécial de réparations. — Méd. d'or, Exp. Arts et Métiers, Liège 1905 (1^{er} salon); Brux. 1910, Gr.Pr.; Gand 1911, Pr. du Roi; Turin 1911, Gr. Pr.

Agent de la C^e Française du Gramophone

Rue St Severin LIÈGE

UNION DES COIFFEURS

de Liège et environs

Bureau de placement gratuit pour ouvriers, demi-ouvriers et apprentis coiffeurs. S'adresser ou se présenter chez M. René Deglain, rue St-Gilles, 190, Liège.

AUTOS ROLLAND PILAIN GARAGE ST-LEONARD - Ateliers de Réparations
 13, Rue Jonruelle, LIÈGE TÉLÉPHONE 4492

Grand choix de bijoux d'occasion

Bagues, dormeuses, broches, pendants en brillants, diamants et perles fines. — Chaines américaines, italiennes, sautoirs vendus fr. 3.75 le gramme. — Anneaux de mariage, 3 fr. le gramme. — Tous les bijoux sont garantis or 1^{er} titre, 18 carats. — Argenterie vendues au poids.

Concurrence impossible.

J. HERBEN-HOOGEN
 1, RUE FERDINAND HENAUX
 (Derrière l'Hôtel-de-Ville).

MAISON A. FRANZEN-CORNET
 Rue de Bex, 10, Liège



Accessoires pour tous les instruments.
 Échange & Réparations. Machines parlantes

MAISON **A. NOLS-SCHEEREN**
 28, RUE SOUVERAIN-PONT
 (Près de la Place St-Lambert)

LIÈGE

Draperies en tous genres pour hommes, dames et enfants - Hautes nouveautés anglaises. - Satins et doublures. - Draps pour billards et bureaux.

DEUIL EN 12 HEURES — 1^{re} COMMUNION

Un premier coupeur est attaché à la maison. — Les magasins sont ouverts le dimanche.

Spécialités de Broderies
 Anglaise, Richelieu, Plumetis

Exécution soignée

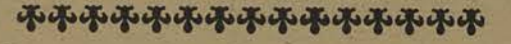
16, RUE BUREVILLE



RETARDS
 SUPPRESSIONS DES ÉPOQUES

Pilules périodiques du Dr Russin, émigrée méthode végétale agissant sur la venue des règles d'une façon radicale sans danger pour la santé. Celles qui ont tout essayé sans résultat trouveront consolation d'apprendre qu'il existe un remède réellement efficace contre retards. Brevet 1488. La boîte 6 francs. Envoi discret par retour contre bon-poste, timbres ou remboursement. Les lettres de commande sont renvoyées avec les pilules.

Pharmacie du Progrès, Suc. de VANDERBETEN, 40, r. Entrée-Dess-Ponto, LIÈGE



Les Machines à coudre **BRACK** sont une merveille de précision, de simplicité, d'élégance et d'une solidité à toute épreuve. Elles sont en usage dans toutes les Ecoles professionnelles et de grands établissements de la Ville. Réparations et Echanges de tous systèmes.

Maison principale: Bd de la SAUVENIÈRE, 20, LIÈGE
 Téléphone 3649.

Aux Galeries des Meubles
 RUE DE LA CATHÉDRALE, 58bis
 — LIÈGE —

AMEUBLEMENT
 Grand choix de Meubles modernes et de tous styles
 Voyez les étagères renouvelés toutes les semaines

Fabrique de couverts et d'orfèvrerie en métal extra blanc, argent première qualité et argent massif.

ER. FERAUD
 71, Boulev. des Batignolles, Paris

Réargenture et remise à neuf des vieux couverts et toutes pièces d'orfèvrerie. S'adresser à tous les bijoutiers.

La Maison de vente de la Fabrique de Manchons et d'appareils d'éclairage

H. JAEGER, ci-devant Rue LULAY est transférée
 Boul. de la Sauvenière, 134, Liège
 Vis-à-vis de la rue de la Casquette — Téléph. 2611

Entreprises de Peintures en Bâtimens et Décor

Victor COROMBELLE-ROUSSIAU
 Rue Basse-Chaussée, 58, Liège

Spécialité: Bois, Marbres, Lettres et Enseignes
 Décorateur attitré de la plaine des Sports à Tilff

== ALDI == Cigarette égyptienne, bout or, bout liège, sans bout En vente partout, 20 centimes la boîte de 20 pièces. == ALDI ==

CREDIT Téléph. 4533. 5, 10, 15 et 20 francs par mois, selon l'importance de l'achat LIÈGE ET PROVINCE, DE 15 A 30 MOIS. Téléph 4533.

Fournitures, Confections, Nouveautés, Chaussures, Meubles de luxe et ordinaires, Bijouterie, Bicyclettes, etc., etc. Grands Magasins de la **BONNE SOURCE**, 5, QUAI DE LONGDOZ (Près du Pont d'AMERCEUR), LIÈGE.

Grands Magasins de Meubles **H. CREMERS** Rue St Hubert, 19 (Coin Haute-Sauvenière)

Spécialité de Meubles pour Villas
 CHAMBRE A COUCHER MODERNE tout chêne, 4 pièces, 190 fr.
 RICHE SALLE A MANGER MODERNE 245 fr.

Lits Anglais (Voir étalages).

LA CHAPELLERIE JEAN

PAS DE LUXE INUTILE !!! MAIS DES ARTICLES DE PREMIERE QUALITE ! ne possède que des articles de tout PREMIER CHOIX, garantis et vendus à des prix défiant toute concurrence.

RUE LEOPOLD, 50 (Pont-des-Arches), LIÈGE Voir Etalages et Prix.

== Fumez la **KHALIFAS** ==

CIGARES FINS  CARTES VUES

158, BOULEVARD D'AVROY

Changement de propriétaire

Mlle Wilheminne WATOLLA

ALLEMAND  ANGLAIS

COLOMBOPHILES

Essayez les Produits

ERDE

DÉPÔT PRINCIPAL: 33, Rue de la Madeleine, 33, LIÈGE

et avait ameuté les voyageurs sur le quai de la gare en disant qu'on l'envoyait à un accident.

Il ignore toujours, le bon M. Van de Vyvere, que généralement quand on arrive à faire sortir d'une gare un train de marchandises, c'est comme si on avait remporté une victoire, mais qu'on voyait couramment de longs convois de wagons vides errer sur les voies ferrées, renvoyés de station en station, sans que jamais le chef garde puisse connaître ce qu'on veut en faire.

Et il ignore par la même occasion, le ministre, que journallement se reproduit l'aventure suivante : Un express quitte Verviers après que le mécanicien eût fait des réserves sur la « santé » de la locomotive, laquelle en effet n'arrive à Bruxelles qu'avec un retard énorme. Mais on prévient le mécano qu'il doit repartir avec la même machine, puisqu'elle est du dépôt de Verviers et qu'il faudra l'y ramener. Autant lui faire traîner un train, un express. On lui adjoint cependant un vieux clou de locomotive qui, en soufflant, finit par entraîner le convoi jusqu'à Tirlemont. Là il y a d'autres machines sous pression, mais le règlement interdit de les employer. Il faut aller jusqu'à Landen, où on trouve enfin de l'aide. Le train est arrivé à destination avec 2 h. 1/4 de retard, bouchant en même temps le passage à six autres convois, dont deux internationaux.

Il ne sait pas non plus, M. Van de Vyvere, qu'on emploie parfois comme chauffeurs des ouvriers absolument inexpérimentés.

Il ignore toujours qu'un train, même partant à l'heure et ne trouvant aucun obstacle devant lui, doit trop souvent s'arrêter tout les quarts d'heure pour reprendre haleine, faute de suffisante pression. Lisez, parce que la machine est trop vieille ou la charge trop lourde.

Il ignore aussi que pour la même raison on ne parvient plus à chauffer plus de la moitié du convoi.

Mais ce sera très suffisant ainsi.

L'excellent ministre n'a fait allusion à rien de tout cela, parce qu'il se désintéresse de ces menus incidents. Il ne restera pas toute sa vie aux chemins de fer, alors pourquoi se faire de la bile, son successeur tâchera de se débrouiller, lui s'efforce simplement de faire traîner les choses sinon les trains.

Et grâce à de belles statistiques lui envoyées par les bureaux supérieurs de son Département, il clôt définitivement la discussion. Pensez donc : Au 1er janvier 1914 il y avait 11 employés et

200 machinistes, 204 chauffeurs, 180 serre-frein, 68 locomotives, 98 tenders, 103 voitures et 3,981 wagons de plus. On a exécuté pour 65 millions de travaux. Malgré tout cela, rien ne va. N'est-ce pas extraordinaire ?

M. Van de Vyvere, pour un peu, rendra responsables du désarroi les voyageurs, car en somme ne pourraient-ils faire comme lui-même et rester chez eux ? Ils sont cause de tout le mal et en général, du reste, c'est le public qui s'obstine, lui aussi, à augmenter dans des proportions insupportables, les transports de marchandises.

Où allons-nous, si nous continuons de la sorte ?

Il est certain que ces quelques considérations de l'honorable ministre des chemins de fer méritent quelque attention. Les députés ont dû penser ainsi, puisque l'interpellation de l'autre jour s'est terminée, suivant l'habitude, en queue de poisson.

Mais le ministre en veut tout de même aux interpellateurs. Il ne concède quelque esprit qu'à notre oncle Ferdinand Fléchet, qui lui au moins sait rire.

Mais les autres, quels raseurs ! Ils ne savent donc pas combien, sans souci, il fait bon de Vyvere...

Georges Curtius.

DANSING

LES PAS SACRES

Je ne serais pas très étonné si l'un de ces prochains jours, aux environs du Carnaval, je recevais un bout de carton sur lequel il serait inscrit : « Monseigneur l'évêque de Liège a la joie de vous convier à la soirée qu'il donnera le... prochain. Le bataillon volant du Séminaire y exécutera « la Furlana », la danse vénitienne à laquelle N. S. P. le Pape a réservé toute sa sollicitude. »

Evidemment, vous croyez que je plaisante. Mais point du tout. Il est parfaitement exact que Pie X, pour faire pièce au tango, qu'il a qualifié de « danse diabolique », a manifesté sa joie de lui voir opposer la « furlana », un pas sain et gracieux de la Venise où naquit l'actuel chef de la chrétienté.

Il a fait part de ses désirs à un prince romain qui s'est chargé de lancer dans la haute société la danse nouvelle et un maître à danser, mandé au Vatican, a donné au Pape toute satisfaction

en lui interprétant le pas qui va faire fureur demain — la mode est habituée à ces coups-là — dans les « thés furlana » de la ville sainte.

Tout ceci est de l'histoire contemporaine et il n'y aurait rien d'étonnant à ce que le haut clergé, pour manifester son respect et sa soumission au représentant de Jésus sur la terre, organisât des parties de danses.

Si nous jetons un regard sur l'histoire ancienne nous verrons que les fidèles ne font que renouer une sainte tradition. La nation préférée de Jéhova ne dansait-elle pas autour de l'arche renfermant les tables de la loi données aux Hébreux par l'intermédiaire de Moïse ? Et en des temps moins légendaires, les processions dansantes ne se plaisent-elles pas à sautiller pour la plus grande gloire du Très-Haut ? Pie X n'a pas manqué de se remémorer tout cela et ses évêques auraient mauvais gré à moins faire que lui.

J'attends, dès lors, avec la plus vive impatience l'invitation de Mgr Martin-Hubert et, pour lui donner toute confiance sur la façon dont je pourrais interpréter la « furlana » vénitienne, je tiens à lui dire que jamais je ne m'adonne au tango, mais que, par contre, depuis ma plus tendre enfance, je pratique la danse de St-Guy, que ce bienheureux a dû faire connaître depuis longtemps aux anges du Paradis.

Tonton.

PETIT SANS-FIL



A M. LE MINISTRE HUBERT

QUI EXALTE LA WALLONIE ET NE LUI REPOND PAS

Dites-moi, Monsieur le Ministre, vous foutez-vous de nous ?

Oui, oui, voilà que vous me reprochez un gros mot ; mais je vous affirme que l'autre jour il m'a fallu tout le respect dû à un hôte — en l'occurrence la F. N. qui vous recevait également — pour ne pas me lever, avec quelques amis, et, en chœur, vous interpellé après votre discours et vous demander avec calme, mais énergie : « Vous foutez-vous de nous ? »

Je l'ai noté, votre discours et, ma foi, à certain moment, j'ai cru rêver. Ne vous avais-je pas entendu dire des choses comme ceci : « Oui, je vous salue, braves ouvriers Wallons, je sais quels sont votre courage et votre habileté. Je n'oublie pas que c'est à vous que la Belgique doit une bonne partie de sa prospérité. Je suis fier d'être parmi vous, au sein de votre belle population et de vous dire mon admiration et ma reconnaissance. »

N'en jetons plus, et cependant, M. le Ministre, vous en avez dit bien d'autres et avec quelle voix vibrante, quelle éloquence emphatique ! C'est que, bougre de bougre ! vous aviez presque l'air de croire ce que vous disiez. Il m'a même paru que vous aviez la larme à l'œil. On salua vos paroles avec des acclamations frénétiques et il y eut tout juste, peut-être, votre collègue de l'intérieur, Paul Berryer, qui eut un imperceptible sourire. Vous pensez s'il sait ce qu'il faut en garder des affirmations ministérielles.

Alors dites-nous, M. Hubert, est-ce que vous vous foutez de nous ? Savez-vous que depuis un mois et demi, notre honorable bourgmestre, M. Gustave Kleyer, vous a écrit pour vous demander d'aller causer un peu sérieusement avec vous de l'Exposition de Liège de 1920 et que vous n'avez pas cru encore devoir lui répondre ? Entre gens bien élevés, cela ne se fait pas. Un mot, s. v. p.

Vous pensez bien que les Liégeois ne peuvent se contenter de la réponse alambiquée, dilatoire et insuffisante que vous fîtes à une question habilement posée — d'accord avec vous — par M. le député très catholique Nicolas Goblet.

Vous laissez annoncer partout qu'Anvers la tient, son exposition. C'est donc que Liège ne l'a pas. Encore faudrait-il que vous eussiez le courage de le dire.

Vous le direz à M. Kleyer, notre mayor, lorsque vous lui aurez fait savoir le jour où vos absorbantes occupations vous le permettraient. Mais il est plus que temps de prendre votre bonne plume et de lui répondre « au plus bref... », comme vous dites.

Faute de quoi vous nous embarrasseriez sin-

gulièrement en nous obligeant à chercher les moyens de vous mettre en demeure de répondre. Si nous étions en Albanie, nous nous contenterions de vous enlever de votre forteresse ministérielle et de vous séquestrer jusqu'à ce que votre langue — parfois si éloquente — retrouve assez de salive. Mais en Belgique, bien que la liberté des citoyens soit parfois tort malmenée, nous pensons le procédé par trop barbare.

Alors quoi, Monsieur, il faudrait bien en conclure, sauf respect, comme je disais en commençant, que vous vous foutez de nous. Je parie, tenez, que vous-même n'en doutez pas.

Tiesse di hoye.

CHEZ LA VOYANTE

On nous affirme que l'aventure est authentique. Disons plus modestement qu'elle est probable.

Les Liégeois, et surtout les petites Liégeoises, qui vont se faire dire la bonne aventure sont légion, et si Ista, dans *Tiène est bizée*, a mis en scène une pittoresque pythonisse populaire, c'est qu'il savait nous donner une tranche de mœurs wallonnes.

Heureusement, il reste quelques esprits forts à qui « on ne la fait pas ». C'est ainsi que dernièrement un mari surprit sa femme — rien d'un drame de la jalousie — à fréquenter une voyante de marque.

— Eh bien ! Gètrou, lui dit-il avec un sourire sarcastique, qu'est-ce qu'elle t'a dit, la macrale ?

— Comment peux-tu ainsi parler, Nonor ? Elle m'a tout plein dit des vraies. D'abord, que je me devais démettre d'une femme blonde.

— Tu m'ferais bien rire, elles disent toutes ça. Mais moi, hein, je gage avec toi que l'avenir, elle n'est pas même capable de l'advenir, tiens. Et je le lui prouverai bien.

— Tu veux faire le malin, va. Je payerais bien même la visite, si tu me montrais cela.

— Mets ta capote et nous irons de ce pas-ci. Ainsi fut fait et Nonor, avec Gètrou, s'en furent chez la voyante.

Madame Rose de Ponette est-elle ici ? demanda le mari.

— Donnez-vous donc la peine de monter, Mossieur, Mèdème, dit un gosse préposé à la réception des poires.

— Imposse, dit Nonor, j'ai les jambes si raides qu'elles ne savent pas monter les grés.

— Je vais le dire à la patronne, alors. Elle descendra.

Et, en effet, Madame Rose de Ponette un instant après se présentait. Elle n'avait pas franchi encore le seuil du salon que Nonor lui envoyait dans le creux de l'estomac un direct qui manqua de faire knock-out la pythonisse.

— Nonor ! s'écria Gètrou.

— Momomossieur ! dit la voyante.

Mais Nonor triomphait :

— Vous voyez bien, hein, qu'elle ne sait pas l'avenir, puisqu'elle n'a pas même su prévoir mon coup de poing empoisonné.

Et il emmena Gètrou, non sans lui réclamer le prix de la consultation, que la diseuse de bonne aventure avait oublié de réclamer.

Pitchou.

LA BOURSE OU LEVIE

POULLET PAUVRES, S. V. P.



La Fédération des étudiants libéraux fête ces jours-ci le XVe anniversaire de sa fondation. A cette occasion, elle donne ce vendredi, à 8 heures, au Théâtre de la Renaissance, une spirituelle revue : « La bourse ou Levie, Poullet pauvres, s. v. p. »

Nous sommes heureux de donner à nos lecteurs la primeur de l'une des scènes les plus amusantes de cette pochade politico-étudiantine :

Nos Ministres à Liège.

Hubert et Berryer sont venus au banquet de la F. N. Woeste et Poullet sont accourus à Liège pour faire de la meilleure besogne. Ces Messieurs ont visité le fameux bâtiment de l'Université, ce fameux chalet de nécessité qui a coûté la somme très modique de 30 bons billets de mille francs. Arrivés dans ce salon (que le typo n'écrive pas de dégustation !) L. L. Excellences admirèrent ce séjour édenique et Poullet tout joyeux sortit de son portefeuille un bocal enveloppé de papier jaune... il contenait un fœtus.

Poullet adressa à Woeste ce boniment tout à fait délicieux : « N'est-ce pas qu'il est mignon ? Vous ne vous figurez pas ce qu'il est intelligent. Allons, Mimi, faites risette ! »



L'homme du ministère des Zwanzes et des Arts dépose son précieux bocal et se prosterne, tandis que Woeste chante le cantique que voici devant une foule d'étudiants arrivés pour voir deux ministres et leur projet scolaire :

Grâce à la loi scolaire
Que nous vous présentons
Sous les jup's des p'tits frères
Tous les gosses accourront
Aussi notr' saint' boutique
Va croître et prospérer
On entendra chanter :

Refrain.

O Dieu ! toi si clément
Que ta bonté féconde
Répande sur le monde
Ton esprit bienfaisant
Et que tous les parents
Nous envoient leurs enfants
Pour les rendre savants,
Docil's et complaisants !

Je vois déjà les thunes
Inonder nos couvents
Car sans vergogne aucune
Nous saignons les pauv' gens.
De recevoir leurs mioches,
Aux pères nous f'rons l'honneur.

Les Flamands qui nous aiment
Seront récompensés
Et, victoire suprême,
Leur langage éthéré,
Dans nos écoles libres
Aux gosses nous l'apprendrons
Pour que ce refrain vibre
Dans les gosiers wallons :

O God, gij zoo clement
Niet bestelt 'op zondag
Nationale gendarmerie
Moodertaal, niet spuwen,
Trein book en brievenbus
Nom de Dieu, Godferdom
Luik, Kermis en Borgworm
Damen, Eendracht maakt macht.

Pendant que l'Eminence Verte psalmodiait sa chanson, le surveillant du cabinet saisit le bocal et le jeta dans... un cabinet.

A Poullet, qui éperdu cherchait partout son cher bocal, d'un air digne répliqua :

« Le petit... qui ça?... celui du bocal ?... Ah ! vous savez, moi je l'ai foutu dans le cabinet. Il y a déjà assez d'avortons comme cela dans les collections de l'Université, sans en amener encore d'autres. Et puis, vous pouvez aller à sa recherche, c'est simple, l'égout souille l'eau de Meuse à Coronmeuse. Allez voir. »

Woeste et Poullet attendent à Coronmeuse.

Notre Nick Carter nous apprend qu'ils font fausse route. Il sait où est le sinistre bocal. On l'a repêché dans le grand collecteur et il figurera ce soir sur la scène de la Renaissance, où les étudiants libéraux joueront la grande revue *La bourse ou Levie* Poullet pauvres, s. v. p. ! Ils rééditeront pour leurs camarades la visite de Poullet à l'Université, conduit par sa vénérée belle-mère le citoyen Woeste.

Le cas Angenot

Avez-vous lu cette déclaration d'un magistrat à propos de l'affaire Petit-Angenot ?

« Je me souviens de deux faits importants. Lorsque M. Petit a comparu en chambre des mises en accusation, M. le substitut Pepin, qui requérait le maintien du mandat d'arrêt, s'écria : « Le prévenu a eu tort de ne pas se soumettre à l'examen des médecins. Il est vrai que la seule pièce du dossier où il est question de son état mental semble établir qu'il n'est pas fou. »

Or cette pièce n'est plus au dossier. Où est-elle ? Et n'y avait-il pas lieu de s'écrier, comme nous le faisons l'autre jour : « Quel est le plus toqué des deux ? »

pouvoir faire croire que c'est M. Petit, puis-que celui-ci est colloqué et qu'il ne l'est pas, lui. Mais est-ce une preuve vraiment? Beaucoup en doutent, puisque M. le député Van Marcke, dont on ne peut pas mettre en doute l'équilibre mental, va interpellé de nouveau le ministre de la justice sur un abus de pouvoir sur lequel, jusqu'à présent, il ne semble guère avoir été très documenté.

Mais M. Goblet n'avait-il pas songé, lui aussi, à tirer au clair cette affaire, ou bien y a-t-il renoncé?

Au surplus, cette affaire Petit-Angenot a permis d'apprendre des tas de choses.

Elle a révélé, par exemple, que 66 % des jugements rendus par M. Angenot, lorsqu'il siégeait à Huy, furent réformés par la Cour d'appel de Liège.

Et aussi que ce n'est pas la première fois que le Parquet de Liège fait colloquer ainsi « à la cosaque » des gens dont l'esprit était un peu vif, mais qui n'avaient encore fait de mal à personne.

Décidément, les honnêtes gens doivent se sentir de moins en moins en sûreté.

Pour ma part, je n'ose même plus franchir les murs de la ville, de crainte qu'on ne dise « que je bats la campagne »!

Jean Macasse.

POMMES CUITES



POUR LE MUSÉE DE LA VIE WALLONNE.

On sait que quelques Liégeois, amoureux des souvenirs du terroir wallon, ont entrepris de réunir en un musée les objets familiers de la maison de jadis, celle du petit bourgeois, du modeste commerçant, de l'artisan, de l'ouvrier. On voudrait mettre tout cela dans les pittoresques bâtiments de la cour des Prébendiers. Il est vrai que le Comité du musée n'a pas encore la disposition de ce local, mais il l'espère.

En attendant, les plus zélés s'efforcent de réunir des objets authentiques, en se gardant des erreurs qui rendirent célèbre le « Musée du Vieux Liège ».

L'autre jour, deux de nos fervents Wallons ont eu une grosse émotion : ils avaient découvert un objet tout à fait rare et qui sera l'une des attractions du Musée de la Vie wallonne : une presse à miel. Oui, vous avez bien lu, une presse à miel, dans le meilleur état, et des plus curieuses.

Je ne vous en ferai pas la description. Sachez, cependant, qu'elle ne pèse que 1,200 kilos. C'est dans le Condroz que nos amis l'ont exhumée, et son bois solide avait encore, paraît-il, le goût du miel qu'elle a pressé.

Les prospecteurs n'ont pas voulu se séparer de leur trouvaille. Grâce à de grands renforts de chevaux, on a pu l'amener plus près de

Liège. Elle va être garée soigneusement, en attendant que l'on fasse, dans l'une des maisons de la cour des Prébendiers, — quand elle sera convertie en musée — une large brèche pour y faire pénétrer la presse à miel.

Et des discours inauguraux seront prononcés ce jour. Peut-être même fera-t-on marcher la Presse.

MON AMI...

La scène s'est passée quai de Coronmeuse.

Un jeune et fringant chevalier de la bécane quittait le canal et, passant le pont-levis, se dirigeait vers la ville. Mais au lieu de suivre le pavé pour reprendre la voie cyclable quai de Coronmeuse, il coupa de biais le boulevard.

Un agent de police, au moment où le jeune et fringant chevalier de la bécane passait auprès de lui, lui dit : « Hé là! mon ami, on ne roule pas là! »

« Je ne suis pas votre ami », lui répond le... (voir plus haut) et, mettant pied à terre, il vint plus près du policier, qui lui répéta : « Il ne faut pas rouler là, mon ami. »

« Je ne suis pas votre ami », lui redit le... (voir toujours plus haut).

« Ah! vous n'êtes pas mon ami, Mossieu, lui répondit alors l'agent, vous êtes mon ennemi, en ce cas, et je vous dresse procès-verbal. »

Est-il nécessaire de dire la tête que fit le jeune et fringant chevalier de la bécane?

LE POUCE.

La récupération de la Joconde a donné à des tas de gens, des tas d'idées. C'est ainsi que l'un d'eux a trouvé le vrai moyen d'identifier les œuvres d'art. Il est emprunté à la méthode chère à M. Bertillon, à Paris et au docteur Stockis, à Liège. Il s'agit simplement pour l'artiste de mettre le pouce. Comment, le pouce? Mais oui, de laisser sur son œuvre une ou plusieurs de ses empreintes digitales, en même temps qu'on en enverra un spécimen dûment authentifié à la Préfecture de police.

On pourra généraliser le système : le boulanger liégeois avait, du reste, prévu le cas en trouvant déjà de son pouce le pain frais.

Tisane de la Madeleine contre le mauvais fonctionnement des reins et de la vessie, 0 fr.60 la boîte. Pharmacies Mutuellistes, 33, rue de la Madeleine.

LA DERNIÈRE DE HANSI.

Le bon caricaturiste alsacien, qui possède comme personne l'art de faire enrager les vainqueurs, est livré en ce moment encore à toutes les fureurs des organes pangermanistes, dont l'exaspération accentue la posture comique.

Voici pourquoi : l'autre jour, à Colmar, au Café Central, Hansi arrive juste au moment où des officiers de cavalerie quittaient l'établissement et, de l'air que l'on sait, raides et insolents, gagnaient la sortie.

Hansi s'avance vers la table libre et, avant d'y prendre place, demanda de l'alcool, en imbibant le morceau de sucre annexé, puis, tranquillement, promena la flamme désinfectante au-dessus des sièges que MM. les officiers venaient de quitter. Cela fait, il s'assit, au milieu des rires de la galerie.

Le lendemain, grande colère des organes susdits, qui n'entendent pas la plaisanterie, comme on sait. C'est d'ailleurs ce qui les rend si comiques. Ils demandent la tête de Hansi. Ce

sont les mêmes journaux qui, naguère, essayèrent de lancer contre l'artiste d'ignobles calomnies, espérant se débarrasser ainsi d'un adversaire avec qui ils sont complètement incapables de lutter sur le terrain où il s'est placé.

Le cas de Hansi rappelle assez bien celui de Heine, le merveilleux esprit qui cribla des traits de sa cruelle raillerie les pangermanistes d'autrefois — les teutomanes, comme on disait alors. Les lourdauds de son pays n'ont pas encore pardonné ce crime à sa mémoire.

CEUX qui aiment à manger bien, doivent parfois manger vite. C'est alors que le « plat du jour » s'impose. On le trouve au Restaurant de l'Europe, soigné, copieux, bien chaud et à bon marché.

LORSQU'ON DÉCOUCHE.

Il y a quelques jours, une jeune personne dont on ne sait pas si elle est plus danseuse que princesse, ou plus princesse que danseuse, Mlle Metchersky, s'en allait, avec un amoureux, filer le parfait amour dans une propriété qu'elle possède à la campagne. Elle avait omis de faire de longues confidences à sa femme de chambre, à la concierge et au commissaire de police. Aussi, dès le lendemain, les journaux annoncèrent qu'elle s'était sans doute suicidée ou qu'on l'avait assassinée.

Ce n'est pas la première fois que l'on fait ainsi un potin énorme autour de la plus naturelle des absences. Ainsi, M. Bernstein était à Liège, l'autre jour. Avait-il prévenu tous ses amis et connaissances d'un déplacement de 24 heures? Nous aimons à le croire, sinon les gazettes parisiennes auraient pu s'étonner, dès le lendemain, de sa mystérieuse disparition, comme si le désir, par exemple, d'assister à la représentation de la délicieuse Mme Chenal, ne suffisait pas à justifier le voyage de Paris à Liège.

Il faut en conclure que, sous peine de voir le monde entier — ou l'Europe tout au moins — s'occuper de vos actes les plus intimes, il est bon, par ces temps d'information à outrance, lorsqu'on occupe une situation un peu en vue, de prévenir au moins une bonne douzaine de personnes, chaque fois qu'on découche de chez soi.

LA PHILOSOPHIE DU VÊTEMENT.

L'excellent tailleur Hadelin Lance continue à nous envoyer des notes résumant un véritable petit cours de philosophie du vêtement : « On n'est bien que chez soi », dit un dicton familial, qui se traduit ainsi en Wallonie : « Pauvre homme en sa maison est roy ». Pourquoi, dès lors, s'étonner qu'on ne soit à l'aise que dans des vêtements faits à votre mesure, et bien faits?

LES CURIOSITÉS DE LA RUE.

Dans une ville voisine, les promeneurs lisent cette enseigne et s'étonnent :

Pension de jeunes filles.
Fournisseur de l'armée.

Est-ce possible?... Oui, mais il s'agit de deux enseignes différentes, et celle du pensionnat, logé au premier étage, n'a rien de commun avec l'enseigne de la boutique qui se trouve au-dessous.

Mais leur voisinage est plutôt curieux.

Feu Tchanchet.



QUEQUES SORES DI DJINS

I-n-a bin dès djins, s'il avît cinq francs,
Qui s'compt'rit lès pus ritchès dèl tère.
Cès-la, qu'ont-st-à pône po magnî dè pan,
Têl'mint qu' sont-st-ascûs dèl misère,
I creurît vramint, di binâhîstê,
Qu'ine vèye tot ètre, i pôrît l'atch'ter.
Awè, cès pauvès hères, d'èsse ritchès, èl
Po cinq' bokètès d' francs qu'il ârît! [compt'rit,

Bin dès djônes hûzès, la qu'ont quinze vingt
E leû potche, volèt fê l'harlake. [francs
C'èst qu'i s' kitapèt têt'mint tot rotant
Qui v' diriz dès clowes so 'ne baraque.
Po fê d'leû narène, i pèlèt l'francès,
Et minme po fê l'ome, à « Phare » i buvèt;
Il intrutînrit 'ne crapaude d'a-çon
Avou l'bilèt d'vint francs qu'il ont!

On 'nnè veût dès mèyes, la qu'ont quéques cints
Qui fêt, come on dit l'tant-à-faire. [francs,
A vèy leus twèlètes, leû tour dè fê l'grand,
On lès print po dès milyonâires.
Awè, dè moumint qu'i sont bin moussîs,
I n'âront co d'keûre s'i n'ont-st-à magnî
Qui dè pan sins boûre èt dèl tchâr di dj'vâ
Tant qu'on lès prinse po dès ritchâs.

Enn' a la qu'sont ritchès di trêus qwate mèyes
Qui n'tûsèt qui dè mète è crêsse. [francs,
Il ovrèt dè djou, dèl nut' disqu'a tant
Qu'i n'âyèssè pus po 'ne çânse di fwèce.
I n' s'î kèyèt nin l'pus p'tit dès plaîsîrs
Et, po s' noûri minme, i trovèt tot tchîr.
Qwand i sont malâdes, i s' lèrît co bin
Mori, po n' nin payî l'méd'cin.

Enn' a minme ossu qu'ont des cints mèyes francs
Qu'ennè vont tot k'hîyis, sins gos' :
I f'rit çou qu'on vout pos deûs' trêus aidants,
Çoula, têt'mint qu'i sont pice-crosse.
I touw'rit co bin l'piou po-z-avu l'pè.
Come i s'privèt d'tot, c'èst dès fas d'ohès :
C'èst-a créare qui po passer 'ne vèye ainsi,
I comptèt bin dè n' mây mori.

Et mi, dji n'âreu qu'on souwé d'mèy-franc,
Djèl donreû d'bon coûr, dji l'avowe,
A quéque mâtureûs come on 'nnè veût tant
Po l'djou d'oûy tot avâ lès rows.
Ca l'pus bè plaîsîr qu'in-ome pøye goster,
Frank'mint, n'èst-ce nin l' ci dè fê l'charîté.
Et tant qui dj' vik'rè, dj' sâyerè d'aswâdjî
L'misère, lès pônes di quéque saqui.

Victor Vincent.

MAISONS RECOMMANDEES

hapellerie Jean, 50, rue Léopold.
Aux Galeries des Meubles, 58, rue Cathédrale
J. Herben-Hoogen, bijoutier, 1, r. Ferdinand Hennaut.
Brack, Machines à coudre, 24, boulevard de la Sauvenière.
A. Nols-Scheeren, Draperies, 28, rue Souverain-Pont.
A. Franzen, rue de Bex, 10, Instruments de musique.
H. Crémers, 1^{er} de meubles, 19, rue St-Hubert.
Pharmacies Mutuellistes, 33, rue de la Madeleine

Le spectre proféra sur un air connu :
— Me voici! d'où vient ta surprise?
— Suffit! suffit! dit Isidore. Dites-moi plutôt pourquoi, ayant appelé Charlemagne, c'est Faust qui nous arrive?

— Mais, ventrebleu! je suis Charlemagne, dit le spectre.

— Pas possible, firent les antiquaires. Et la barbe fleurie, et le globe et la couronne, etc...

— Ah! vous en êtes encore là, répliqua l'apparition. Mais, mes bons, si je m'avisais de revenir à Liège dans cet attirail à l'heure actuelle, les enfants criaient : « chair-yo-yo » à mes trousses. Vous comprenez que j'ai dû me moderniser. En mon temps, on me signalait comme un homme de progrès. Ce n'est pas moi, par exemple, qui me laisserais jamais manger par les doctrinaires comme les Liégeois l'ont fait. C'est pour cela que je leur ai envoyé mon diminutif.

— Votre diminutif? interrompirent les trois hommes interrogateurs.

— Mais oui! Charlemagnette! Donc me voici, que me voulez-vous?...

(A suivre.)

Natole Patchèlewe.

L'ESPRIT DEVIN

ou

LA TABLE DE NUIT TOURNANTE

Grand roman spirite et antipolicier

par NATOLE et TCHÈDORE PATCHÈLEWE.

Sintémel, guidé par l'Esprit, veut réformer le Monde et savoir la Vérité. Grâce à la table de nuit tournante, il a évoqué Adam.

X. (Suite.)

Mais la description d'Adam n'a rien à voir en cette histoire, revenons à ce que Sintémel voulait tirer de cette invocation.

— Bonjour, dit-il avec simplicité.

— Salut, répondit l'aïeul, je parlerai, puisque tu es le maître.

— Je voudrais donc savoir, dit l'inspiré de l'Esprit, ce que toi, Adam, père de l'Humanité, tu penses de la Vérité...

Adam ferma l'œil un instant, déposa sur la table de nuit sa cote, souffla sur son auréole de nuage, et parla.

— La Vérité, fit Adam sentencieux, la Vérité n'est pas toujours bonne à dire.

— Je sais, dit Isidore. Je sais, mais je ne vous ai pas fait revenir du Paradis pour vous entendre raconter de vieux proverbes comme dans Tâti.

— Eh bien! que voulez-vous, avec votre Vérité, continua Adam, sur qui? sur quoi? la Vérité. La vérité vraie c'est que ma brosse est la meilleure.

— Comment, votre brosse?

— Mais certainement, n'avez-vous jamais oui parler de la brosse Adam? Demandez plutôt à mon beau-frère, à Joséphin.

— Vous avez un beau-frère? firent en chœur les trois hommes au comble de la surprise.

— Vous l'ignorez? dit Adam. Vous ne connaissez pas l'époux de ma sœur, le chef des nuages, Joséphin, Pél-Adam enfin!...

Isidore dit en sourdine aux trois autres :

— On voit qu'il devient vieux. Je crois qu'il est un peu piqué.

Et les autres firent un signe d'assentiment.

Alors Isidore continua :

— J'estime que nous ferions chose sage en le renvoyant, le juge d'instruction d'à côté serait capable de l'envoyer à l'asile de Tournai et nous aurions des histoires avec le bon Dieu.

Isidore congédia ensuite Adam en lui disant :
— Merci de votre visite et vous savez, si vous aviez à vous plaindre de quelque chose au Paradis, vous n'avez qu'un mot à dire, j'ai tous les gros bonnets dans la manche et je vous ferai entrer « aux vieux hommes ».

— Merci, Messieurs, vous êtes bien honnêtes, dit Adam. J'y « refuserai » car rue Basse-Wez

